

1.

Accroupie par terre à l'étage de la direction, Sarah frottait une tache particulièrement tenace sur la moquette couleur crème, lorsque des voix émergèrent de l'un des bureaux. Deux voix graves et posées, l'une masculine, l'autre féminine. Elle se figea.

Depuis trois semaines qu'elle travaillait dans cette banque familiale huppée, c'était la première fois qu'elle y entendait un signe de vie. Elle arrivait peu après 21 heures, faisait le ménage puis repartait, et cet emploi du temps lui convenait parfaitement. Tomber sur le patron était la dernière chose qu'elle souhaitait. Il n'y avait aucun risque, cependant, pour qu'il lui adresse la parole : même le portier qui la faisait entrer chaque soir levait à peine les yeux lorsqu'elle passait devant lui. Elle était femme de ménage et, de ce fait, invisible.

Pourtant, il y avait eu un temps où les hommes se retournaient sur son passage. C'est à peine si elle s'en souvenait. Le poids des responsabilités et le manque d'argent avaient terni prématurément l'éclat de sa jeunesse. Le miroir lui renvoyait désormais l'image d'une femme aux yeux cernés, aux traits tirés par la fatigue, à qui l'on aurait facilement donné dix ans de plus.

Elle eut une hésitation. Quelle attitude était-elle censée adopter ? Existait-il une étiquette régissant les contacts entre un riche directeur de banque et une femme de

ménage ? Baissant les yeux sur sa tenue, elle réprima une grimace. Avec sa blouse bleue à carreaux et sa charlotte assortie, elle faisait réellement piètre figure.

Elle se mit à frotter de plus belle la tache sur la moquette, prenant un air absorbé. A sa grande consternation, les voix se turent, tandis que les pas s'arrêtaient juste devant elle. Relevant légèrement la tête, elle aperçut de coûteuses chaussures italiennes sous un pantalon gris anthracite au pli impeccable, et une paire d'escarpins vernis aux talons vertigineux.

— Le ménage dans la salle de conférences laisse à désirer. Il y a des traces de verre sur la table, et deux flûtes à champagne oubliées sur l'étagère.

La voix était froide, autoritaire : de toute évidence, une voix habituée à donner des ordres. A contrecœur, Sarah leva les yeux sur une jeune femme d'une trentaine d'années, mince, élégante, les cheveux auburn. Derrière elle, l'homme attendait l'ascenseur, le dos tourné.

— Je n'ai pas encore fait la salle de conférences, grommela-t-elle, en espérant que la femme n'y verrait pas matière à de nouvelles remontrances.

Elle avait besoin de ce travail. L'emploi du temps lui convenait parfaitement et le salaire était plus que correct, incluant même les frais de déplacement, ce qui était inespéré.

La réponse fusa, cinglante :

— Eh bien, je suis soulagée de l'apprendre.

— Bon sang, Louisa, laisse-la faire son travail ! J'ai mieux à faire que de passer la soirée ici.

Cette voix... Sarah lâcha son chiffon. Son esprit s'embruma. Non, c'était impossible. Cet homme, à quelques mètres d'elle, ne pouvait être Raoul Sinclair. Raoul était une erreur de jeunesse, il appartenait au passé.

Pourtant...

Il fit volte-face, et elle sentit un regard ténébreux la transpercer, exactement comme cinq ans auparavant. Un regard qui n'avait jamais cessé de la hanter.

Elle tenta de se relever, et vacilla. La dernière chose qu'elle entendit fut la voix perçante de la femme s'exclamant « Par pitié, il ne manquait plus que ça ! » Puis ce fut le trou noir.

Sarah battit des paupières. Recouvrant peu à peu ses esprits, elle s'aperçut qu'on l'avait allongée sur l'élégant sofa d'un des bureaux de l'étage. Comme elle s'efforçait de se redresser, Raoul apparut dans son champ de vision. Il était plus grand que dans son souvenir, mais toujours extraordinairement séduisant. Pourtant, elle peinait à reconnaître le garçon en jean et T-shirt d'autrefois, dans cet homme à l'allure de millionnaire.

— Bois ça, dit-il en lui tendant un verre d'eau.

— Non merci, je n'ai pas soif. Que fais-tu ici ? C'est mon imagination qui me joue des tours ?

— Je me posais la même question, répondit-il avec un faible sourire.

Raoul commençait tout juste à retrouver son aplomb. A la seconde où son regard avait croisé celui de la jeune femme, un flot de souvenirs avait déferlé en lui. La transporter dans le bureau avait suffi à réveiller des sentiments qu'il croyait enfouis à jamais. Il se rappelait son odeur, la sensation de son corps contre le sien, comme si c'était hier. Comment était-ce possible, après toutes ces années ?

Sarah, de son côté, luttait pour rétablir son équilibre. Tout cela était si... bizarre ! Elle avait l'impression de nager en plein cauchemar.

— Que fais-tu ici, Sarah ? reprit Raoul. Seigneur, comme tu as changé !

— Je sais... J'ai dû faire face à quelques imprévus.

Les joues creusées, flottant dans sa blouse à carreaux, elle n'avait que trop conscience du spectacle affligeant qu'elle offrait.

— Je dois y aller, j'ai du travail à finir, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Elle tenta de se relever, avant de s'effondrer de nouveau sur le sofa. Elle ne pouvait contrôler le tremblement de ses mains.

— Tu n'iras nulle part, répliqua Raoul avec autorité. Pas tout de suite. Quand as-tu mangé pour la dernière fois ? Tu ressembles à une brindille prête à s'envoler au premier coup de vent. Et depuis quand gagnes-tu ta vie en faisant le ménage ?

A vrai dire, Raoul se sentait horrifié par ce qu'il voyait. Qu'était devenue la jeune femme vive et rieuse qu'il avait connue ? Il se mit à arpenter nerveusement la pièce. Habitué, dans son mode de vie bien réglé, à réprimer toute émotion superflue, il se découvrait impuissant à contenir le tourbillon de questions qui se déchaînaient dans son esprit.

Sarah était la dernière femme avec qui il avait entretenu une relation naturelle et sincère. Elle représentait le temps de la liberté, cette époque où sa vie n'était que projets à concrétiser. Était-ce la raison pour laquelle sa présence, ici, dans ce bureau, le déstabilisait tant ?

— Je n'imaginais pas en arriver là, murmura Sarah d'une voix à peine audible.

Une boule lui serrait douloureusement la gorge. Chaque seconde qui passait lui faisait ressentir plus vivement l'horreur de cette rencontre inattendue.

— Alors, comment est-ce arrivé ? As-tu décidé, un jour, que tu préférerais passer la serpillière plutôt qu'enseigner ?

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-elle en se redressant tant bien que mal.

Après un bref silence, elle ajouta :

— Je... j'ai quitté le camp deux semaines après toi.

— Tu es allée à l'université, ensuite ?

Sans que Raoul en eût conscience, son regard avait été attiré par la courbe rebondie de la poitrine sous la blouse. Sa mâchoire se crispa. Sarah semblait si jeune, si vulnérable ! Pour la première fois, un sentiment de culpabilité vint fissurer l'armure de son sang-froid.

En cinq ans, il avait tenu toutes les promesses qu'il s'était faites adolescent. Doté d'impressionnantes qualifications, il avait commencé comme trader sur les marchés financiers, où ses talents n'avaient pas tardé à le catapulter vers de plus hautes sphères. A l'inverse de ses collègues qui conféraient entre eux, il prenait ses décisions seul, ce qui lui avait rapidement valu une réputation de jeune loup solitaire aux dents longues.

Il ne s'en souciait guère. Pour lui, être riche signifiait seulement être libre. Au bout de trois ans, il avait amassé une fortune suffisante pour se permettre de dépenser sans compter, ce dont il ne s'était pas privé. A aucun moment de cette spectaculaire ascension il n'avait ressenti la moindre culpabilité. Et voilà qu'elle s'insinuait en lui aujourd'hui !

Il passa une main exaspérée dans ses cheveux en brosse.

Sarah suivit son geste des yeux.

— Tu t'es fait couper les cheveux, observa-t-elle, consciente de l'inanité de sa remarque.

— Les cheveux aux épaules ne cadraient pas avec l'image que je voulais donner, répondit Raoul. C'est de l'histoire ancienne.

Tout comme elle, songea-t-elle amèrement. Cela dit, il y avait une chose dont elle devait lui parler. C'était une

conversation qu'elle avait longtemps espéré avoir, mais qu'elle redoutait à présent plus que tout.

Perdue dans ses pensées, elle sursauta lorsqu'il vint s'asseoir à côté d'elle. Un frisson la parcourut. Malgré leur rupture douloureuse et le grotesque de la situation, cette soudaine proximité éveillait en elle des sensations qu'elle croyait avoir oubliées.

— Tu dois être fier, parvint-elle à articuler. Tu as toujours été si déterminé...

— C'est le seul moyen de réussir dans la vie. Et toi, l'université... ?

Elle se mordit la lèvre, fuyant son regard inquisiteur. Pendant deux ans, elle n'avait fait que penser à lui. Puis ses souvenirs avaient commencé à s'estomper, et elle avait appris à les chasser résolument dès qu'ils menaçaient de refaire surface. Dans des moments de faiblesse, cependant, elle avait caressé l'idée de le revoir, imaginé divers scénarios dans lesquels elle apparaissait invariablement forte et sûre d'elle. Tout l'inverse de ce qui arrivait maintenant.

— Je... je n'y suis pas allée, répondit-elle. Je te l'ai dit, tout ne s'est pas déroulé exactement comme prévu.

— A cause de moi ?

Raoul sentait l'irritation le gagner. Cette conversation prenait des airs de mélodrame, ce qui avait le don de l'exaspérer. Moins, cependant, que le trouble qu'il ressentait en présence de la jeune femme.

— Pourquoi as-tu quitté le camp ? Je croyais que tu devais y rester encore plusieurs mois ? demanda-t-il abruptement.

— Tout le monde n'a pas la chance de voir ses projets aboutir, répliqua Sarah d'une voix où perçait le ressentiment.

— Est-ce un reproche ? J'ai été honnête avec toi,

lorsque nous nous sommes séparés. Si ton Prince charmant préfère te laisser faire le ménage chez les autres pour subvenir à ses besoins, ce n'est en aucun cas ma faute. Ne me rends pas responsable de ta situation.

— Je ne te rends responsable de rien du tout ! Et il n'y a pas de *Prince charmant* !

— Soit. Peut-être n'est-ce pas l'homme de ta vie. Mais il y a bien quelqu'un, non ? Pour quelle autre raison aurais-tu abandonné ta vocation ? Tu disais être née pour enseigner !

Le regard qu'elle lui décocha raviva en lui une foule de souvenirs. Sarah avait toujours été d'une émouvante sincérité. Ses grands yeux verts étaient le reflet de son cœur, tour à tour railleurs et débordants d'amour... Nulle femme, aujourd'hui, ne le regardait plus ainsi. Argent et pouvoir l'avaient élevé à un rang qui ne lui valait que flatteries et battements de cils. Cela lui convenait parfaitement, d'ailleurs : jamais, en cinq ans, il ne s'était laissé tenter par l'idée même de s'engager.

— Tu t'es laissé aveugler par les belles paroles d'un charmeur sans scrupules ? insista-t-il. T'a-t-il abandonnée sitôt lassé de toi ? Avec un diplôme, tu n'en serais pas là, Sarah. Nous en avons pourtant maintes fois discuté.

— Mais de quoi parles-tu ?

— Ton retour précipité t'a sans doute rendue vulnérable. Si tu t'étais accrochée à tes ambitions, tu m'aurais oublié en quelques semaines...

— Comme toi ? l'interrompit Sarah.

Pris au dépourvu, il s'abstint de répondre, préférant poursuivre sur sa lancée.

— Et pourquoi femme de ménage ? Pourquoi pas secrétaire ?

Un coup d'œil à sa montre l'informa qu'il était déjà minuit passé. Pourtant, il ne se décidait pas à mettre

un terme à leur conversation, même s'il n'en voyait pas l'utilité. Sarah n'était qu'une pièce du puzzle de sa vie, ayant depuis longtemps trouvé sa place. Elle faisait partie du passé. A quoi bon prolonger l'interrogatoire ? S'il la reconduisait poliment à la porte, nul doute qu'elle s'en irait sans se retourner. Cela vaudrait mieux pour tous les deux.

— Ne compte que sur toi-même, Sarah, je te l'ai toujours dit, lança-t-il en guise de conclusion. Tu vois à présent que j'avais raison.

— Je suppose qu'il est inutile que je revienne demain, répliqua-t-elle.

La voix de Raoul lui paraissait soudain si lointaine... Son coup d'œil discret à sa montre ne lui avait pas échappé. Après tout, il vivait dans un monde où le temps était de l'argent. Le passé ne l'intéressait pas ; seul l'avenir comptait, à ses yeux. Elle devait s'estimer heureuse qu'il lui ait octroyé quelques minutes. Il fallait à tout prix qu'elle lui parle, maintenant !

— En effet, je n'admettrais pas que tu fasses le ménage dans mes bureaux, répondit Raoul.

— *Tes bureaux ?*

— Cette banque m'appartient.

Sarah en resta bouche bée. Il était clair que plus rien ne les reliait, désormais. Il possédait littéralement l'entreprise dont elle récurait encore les couloirs deux heures plus tôt ! Avec son costume élégant, sa cravate de soie et ses chaussures cirées, il était son exact opposé. Elle baissa furtivement les yeux sur son propre uniforme. Dans un geste de défi, elle retira sa charlotte et la jeta sur le sofa.

Raoul ne put s'empêcher de contempler, admiratif, le flot de cheveux couleur miel qui tombait en cascade sur ses fines épaules. Jamais elle ne les avait eus aussi longs. L'espace d'un instant, l'envie le démangea de glisser la

main dans les longues mèches soyeuses, d'approcher son visage du sien... Vivement, il chassa cette pensée. N'était-il pas question, à l'instant, qu'elle renonce à faire le ménage dans ses bureaux ? C'était sans doute la dernière fois qu'il la voyait.

Il s'apprêtait à reprendre le fil de leur conversation quand elle prononça quelques mots, si bas qu'il ne comprit pas.

— Je te demande pardon ?

— J'ai essayé de te contacter mais... je n'ai pas réussi, murmura-t-elle.

Il se raidit. L'expérience lui avait appris que la richesse avait ses désagréments : elle attirait les profiteurs. D'anciennes connaissances qu'il préférait oublier l'avaient immédiatement contacté après avoir lu son nom dans les journaux financiers. Il aurait trouvé la chose amusante si elle n'avait été si pathétique. Sarah était-elle l'une d'elles ? Comptait-elle sur lui pour la tirer de sa situation misérable ?

Son ton se fit plus froid lorsqu'il reprit la parole.

— *Pas réussi* ? Que veux-tu dire ?

— Je ne savais pas comment te retrouver. Tu avais disparu sans laisser de traces. L'administration du camp m'a bien donné une adresse, mais tu avais déménagé, répondit Sarah.

— De quand datent ces recherches ?

— De mon retour en Angleterre. Je sais, tu n'avais aucune intention de me revoir, mais... il fallait que je te parle.

Sa bravade, lors de leur séparation, n'était donc que poudre aux yeux, songea Raoul, non sans agacement. Ses tentatives désespérées pour le revoir, et plus encore sa présente confession, révélaient bien son caractère.

— J'ai également cherché sur internet, poursuivit

Sarah. Sans résultat. Après tout, tu as toujours détesté les réseaux sociaux...

Sarah comprenait à présent qu'elle l'avait sans doute manqué de peu. Aurait-elle poursuivi ses recherches un an de plus, elle aurait trouvé mention de l'homme riche qu'il était devenu. Mais elle avait rapidement renoncé. Comment aurait-elle pu imaginer qu'il se ferait si vite un nom ? Pourtant, à la réflexion, il avait toujours fait preuve d'une obstination sans pitié. Rien ne lui faisait peur, et surtout pas l'avenir.

— Tu as aussi coupé les ponts avec ton foyer, n'est-ce pas ? Là-bas non plus, on n'a pas su me dire ce que tu étais devenu, reprit-elle.

A la mention du foyer, Raoul se crispa. Il avait oublié à quel point il s'était confié à elle, y compris sur son enfance malheureuse.

— Inutile de me raconter par le menu tes recherches infructueuses, dit-il d'un ton glacial. Viens-en plutôt au fait. Pourquoi voulais-tu me retrouver ?

— Tu insinues que je n'ai aucune fierté ?

— Peu de femmes se seraient abaissées à de telles démarches. Mais tu n'avais que dix-neuf ans, tu étais jeune...

— Et stupide ?

— Je n'ai rien dit de tel.

Il fronça les sourcils, décontenancé. La voix de Sarah trahissait une tension que rien, dans son expression, ne laissait deviner.

— Ne m'en veux pas si je n'ai pas réussi à te retrouver, ajouta-t-elle après un silence.

A ces mots, l'impatience le gagna. Mais de quoi parlait-elle, à la fin ?

— Ecoute, Sarah... Il se fait tard et j'ai eu une journée éprouvante. Je n'ai ni le temps ni l'énergie de déchiffrer

tes énigmes. Pourquoi diable t'en voudrais-je de ne pas m'avoir retrouvé ?

— Sache que je n'avais aucune envie de te revoir ! Tu me crois donc assez pathétique pour venir te supplier de me donner une seconde chance ?

— Ce ne serait pas étonnant, après avoir été manipulée.

— Il n'y a eu personne d'autre ! Et pourquoi me tournerais-je vers *toi* alors que tu m'as brutalement écartée de ta vie ?

Une vive satisfaction envahit Raoul à l'idée qu'il n'y ait eu personne d'autre. Il mit cette étrange réaction sur le compte du soulagement : après tout, il ne lui souhaitait aucune mésaventure, malgré leur rupture houleuse.

— Alors, pour quelle raison voulais-tu me retrouver ? insista-t-il.

— Je te cherchais parce que j'étais enceinte !

Un silence pesant accueillit cette déclaration.

L'espace d'un instant, Raoul crut avoir mal entendu. Il se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce, en proie à une colère sourde. S'il s'agissait d'une plaisanterie, elle était de mauvais goût ! Sarah en était-elle donc réduite à ce genre de procédé pour prolonger la conversation ?

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi ridicule ! s'exclama-t-il enfin, les dents serrées. Si tu as besoin d'argent, dis-le. Je te signe un chèque dans la minute. Inutile de mentir.

— Je ne veux pas de ton argent, Raoul ! C'est la vérité ! Quand j'ai découvert que j'attendais ton enfant, j'ai su que ce serait un choc pour toi. Mais j'ai pensé que tu avais le droit de savoir. Je n'ai jamais été matérialiste et tu le sais. Comment peux-tu être aussi insultant ?

— Tu n'as pas pu tomber enceinte. J'ai toujours pris mes précautions.

— Pas toujours...

— Peut-être l'enfant n'est-il pas de moi ?

— Pour la énième fois, il n'y a eu personne d'autre ! J'ai quitté le camp parce que... c'était devenu trop difficile. Je *voulais* t'oublier ! Et puis j'ai découvert que j'étais enceinte...

La voix de Sarah se brisa. A son retour d'Afrique, elle était si malheureuse qu'elle s'était totalement détachée de la réalité. Il ne se passait pas une seconde sans qu'elle pense à lui. Ses parents s'étaient beaucoup inquiétés. D'ailleurs, sa mère avait été la première à remarquer ses rondeurs naissantes, alors qu'elle avait quasiment cessé de s'alimenter.

— Mes parents ne m'ont fait aucun reproche, poursuivit-elle après avoir recouvré son calme. Au contraire, ils ont toujours été d'un précieux soutien, depuis la naissance d'Oliver.

La mention d'un prénom fit pâlir Raoul. Il devenait plus difficile, à présent, de soutenir la thèse de l'affabulatrice avide d'argent. Son histoire prenait soudain un tour beaucoup plus réel — une réalité à laquelle il ne se résolvait pas à avoir la moindre part.

Sarah leva les yeux vers lui, dans l'expectative. Son mutisme prolongé la mettait mal à l'aise. Croyait-il encore qu'elle se jouait de lui ? L'homme dont elle était tombée amoureuse avait toujours placé son indépendance au-dessus de tout. Mais depuis quand était-il devenu si méfiant ? Était-ce là la rançon de la richesse ?

— Je me suis installée chez mes parents dans le Devon, reprit-elle, désireuse de rompre le silence. Ils m'ont énormément aidée. L'année dernière, comme Oliver arrivait bientôt à l'âge d'entrer à l'école, j'ai décidé d'emménager à Londres. Je ne voulais plus être une charge pour eux. Et puis, j'espérais trouver un travail décent, ici. Peut-être même recommencer à enseigner...

— Oui, c'est une bonne idée. Il n'est jamais trop tard, répondit Raoul.

Il préférait rebondir sur le seul aspect de la conversation où il n'était pas question de l'enfant. Un étrange malaise s'était insinué en lui. Sarah avait raison : il n'avait pas toujours été prudent. L'Afrique avait été une parenthèse, loin de la réalité et de ses règles habituelles.

— Rien ne s'est passé comme prévu, continua la jeune femme. Mais j'ai retrouvé une amie d'enfance, Emily, qui habite à quelques rues de chez moi. C'est elle qui garde Oliver quand je pars faire les ménages.

— Ainsi, depuis que tu as emménagé ici, tu n'as fait que récurer des couloirs et nettoyer des toilettes ?

Sarah sentit ses joues s'empourprer.

— J'ai gagné de quoi vivre ! répliqua-t-elle, piquée au vif. Difficile de décrocher un poste de secrétaire lorsqu'on n'a ni qualifications ni expérience. Mais le mois prochain, je commence comme assistante de vie scolaire à l'école de mon quartier, si tu veux savoir. Tu ne devrais pas plutôt t'intéresser à ton fils ? J'ai une photo de lui dans mon sac...

— Soit, tu as peut-être un enfant, rétorqua Raoul avec circonspection. Beaucoup de choses peuvent arriver, en cinq ans. Mais s'il est de moi, il faudra m'en fournir la preuve.

L'impensable prenait peu à peu forme dans son esprit. Chaque fois qu'il prononçait le mot *enfant*, la possibilité qu'il en soit effectivement le père devenait un peu plus réelle. Après sa jeunesse chaotique, il s'était pourtant juré de ne jamais avoir d'enfants. Victime d'une mère indifférente, il connaissait trop bien les ravages d'une éducation négligée. Aussi l'éventualité de sa propre paternité lui faisait-elle l'effet d'un véritable coup de massue.

Pas question, donc, de se laisser amadouer. Même

par une femme qui avait le don d'investir ses pensées au moment où il s'y attendait le moins.

— Il suffit de le regarder, murmura Sarah. Je peux te donner sa date de naissance. Tu n'as qu'à faire le calcul.

— Non, l'interrompit Raoul. Je veux un test de paternité.

Sarah ouvrit la bouche, puis se ravisa. Le choc devait être rude pour lui, se dit-elle. Des retrouvailles imprévues avec une ancienne conquête, et il se retrouvait père ! Comment le blâmer d'exiger une preuve de ce qu'elle avançait ?

Elle avait beau essayer de se mettre à sa place, la colère et la peine prenaient le dessus. Sans doute espérait-il ne jamais la revoir. Peut-être même regrettait-il leur rencontre, en cet instant. Mais qu'il la crût capable de mentir pour lui soutirer de l'argent la blessait au plus profond d'elle-même.

Hélas, force était de reconnaître que les années les avaient tous deux beaucoup changés. Pendant qu'elle, mère célibataire, peinait à joindre les deux bouts, lui avait réalisé ses ambitions et la regardait aujourd'hui du haut de son piédestal, comme un dieu grec une pauvre mortelle. En aurait-il été autrement, si elle l'avait retrouvé plus tôt ? Elle préférait ne pas y penser.

— Bien sûr..., répondit-elle enfin. Je ferais mieux d'y aller, maintenant.

Elle se leva prestement. Sa tête lui faisait mal. Près de la porte, le chariot abandonné semblait vouloir lui rappeler à quel point sa vie était devenue complexe en l'espace de quelques heures. Il ne lui avait pas échappé que Raoul n'avait à aucun moment fait mine de s'intéresser à son fils. Mais au moins connaissait-il la vérité. Elle lança un regard furtif dans sa direction : ses yeux insondables étaient rivés sur elle.

— Je suis vraiment désolée, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Crois-moi, je ne te demande rien. Je vais disparaître de ta vie, définitivement.

Raoul eut un rire sarcastique.

— Sur quelle planète vis-tu, Sarah ? Si je suis effectivement le père de cet enfant, crois-tu vraiment que je vais fuir mes responsabilités ? Je subviendrai à vos besoins. Tu ne me laisses pas le choix.

Ces derniers mots, assenés avec dédain, firent à Sarah l'effet d'une gifle. Lui qui était si épris de liberté, serait désormais enchaîné à un devoir auquel il ne s'autoriserait jamais à tourner le dos. Par sa faute. Avait-il la moindre idée de ce qu'elle ressentait en cet instant ? Elle s'efforça comme elle put de retenir ses larmes.

Sans un mot, il lui tendit un mouchoir, qu'elle accepta timidement.

— Tu n'avais jamais de mouchoir sur toi, avant, fit-elle remarquer pour mieux masquer son agitation.

Raoul eut un sourire contraint.

— Je me demande pourquoi j'en ai un maintenant.

— C'est utile, quand on est enrhumé.

— Je ne m'enrhume jamais. J'ai une santé de fer.

Sarah laissa échapper un petit rire. Ce n'était qu'un échange de banalités, mais il avait eu le mérite de la rasséréner. Elle glissa le mouchoir dans sa poche en promettant de le rendre une fois lavé.

— Voici mon numéro de portable. N'hésite pas à m'appeler en cas de besoin, dit Raoul en lui tendant sa carte. Donne-moi le tien, j'aurai sans doute besoin de te joindre.

Elle hocha la tête en silence. Tandis qu'ils échangeaient leurs numéros, elle ne put s'empêcher de se rappeler comment, cinq ans plus tôt, il l'avait quittée sans lui laisser aucun moyen de le contacter.

— Je t'appelle dans la semaine, ajouta-t-il, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

Raoul la suivit des yeux. Avant de sortir, elle jeta sa blouse de travail sur le chariot de nettoyage et laissa le tout sur place. Cet acte de rébellion le fit sourire.

Seul dans le bureau, il s'affaissa sur le sofa, le visage enfoui entre ses mains.

Il avait un fils.

Le test de paternité n'était qu'un atermolement : il ne faisait aucun doute que l'enfant était de lui. Sarah n'était ni vénale ni manipulatrice. Encore si jeune, elle s'était démenée pour élever seule son enfant, et cette pensée le bouleversait.

Oui, il avait fait preuve de négligence. Il lui faudrait désormais en payer le prix.